

## DU BON USAGE DANS L'ECONOMIE DE LA DIFFERENCE

Marion Renauld / 21-25 mars 2015

### 1. UNE EXPERIENCE DE PENSEE PRESQUE INFINIE

Tu ne dors pas. Tu n'arrives pas. Tu es là dans tes draps pas lisses. Tu plies, te déplies, te replies comme ça une sacrée paire de fois, à te demander s'il existe même une place pour toi dans le monde, étant donné que ne serait-ce qu'ici pourtant sans conséquence, rien ne vient te souffler la réponse, parfois jusqu'à vouloir éradiquer la race des moutons tellement stupides ils sont à sauter les barrières, incapables d'aller quelque part, seulement les voyant bondir sans raison, béats, des têtes joviales beaucoup trop rondes, et forcément tu refuses de compter, parce que compter à l'infini ne procure qu'un feint apaisement, comme il n'y a limite ni au champ, ni à la troupe, comme tu n'es propriétaire que de toi-même, ce même toi faisant plis à discrétion, mais grognant. Vouloir t'orienter tu voudrais, alors qu'il fait tout noir. Rejoindre le noir tu voudrais.

Ou bien tu es là dans tes draps et t'amuses avant de dormir. Tu prends l'image de ta tête et tu la fais défiler dans des images de corps avec un trou au-dessus du cou, et dans le trou tu mets ta tête, et le corps tu le files dans tout état possible. Tu mets ta tête partout et tu fais ça avec les sept milliards d'individus que nous sommes, ça fait déjà un bon gros troupeau. Sous toutes les latitudes, tu te ballades, tu laisses passer ta tête, tu regardes et tu clignes autour de toi, tu baisses les yeux et vois ton nouveau corps, l'espace d'un instant, observant les changements. Parfois tu voudrais rester dans ce corps-là. Il est confortable et élastique. Parfois tu détestes et tu t'arrêtes soudain, un petit temps en plus, sur cette soudaine détestation de soi.

Quand tu t’amuses comme ça à changer de corps dans la nuit noire, tu perçois donc du plaisir et du déplaisir, et tu sens bien que tu préfères les moments d’amour du prochain au soudain rejet de ce moi nouveau. Tu préférerais même qu’à ce modeste jeu, plus appréciable que le passage de barrières et pourtant si semblable, tu puisses mettre ta tête avec joie dans tous les trous possibles. Ceux de maintenant, ceux du passé, ceux qui viendront, tu peux évidemment aller traîner du côté de ce qui n’est pas encore, du tout proche à l’incroyable. D’abord tu fais les sept milliards, et puis les bêtes, les oiseaux, les poissons, les moutons, les abeilles et les cafards, les diplodocus, les oiseaux dans les cages et les poissons dans les eaux usées, les moutons moutonnant, les abeilles affairées, les cafards balayés, les disparus et les bientôt plus, et tu voles et tu nages et fourrages, tu préfères peut-être voler plus que fourrager, ou fourrager ça dépend où. Toujours tu passes ta tête, et parfois tu regrettes tes mains. Le sentiment d’intense plaisir à sentir l’air passer, l’aurais-tu même, toi vautour ? Et cette brusque honte à salir ton environnement, enfin, tu ne l’aurais pas. Et tu paries sur l’amour de la bête, la curiosité pour la bête, l’envie de construire des toiles et de chasser des mouches, le naturel penchant à toujours équilibrer la balance, plutôt que sur la nécessité de la bête et son impuissance à ressentir, à être éclaboussée.

Ensuite cailloux. Comme il est difficile de faire un trou dans la roche pour y passer la tête, comme s’il était plus facile d’y faire passer un train, tout indifférent, tu t’imagines caillou. Tu peux comme ça dans la nuit noire te mettre dans la peau d’un gravillon, allée secondaire d’un public jardin menant à la fontaine avec son cavalier grandiose, changer ce visage sous le chapeau à bords incurvés, galet ressassé par les vagues, colonnes basaltiques en orgue gris, sable de chantier et grain sur la dune à perte de vue, chaque fois encore tu compares.

Parfois tu voudrais te faire scrupule dans la sandale d’un brigand, pierre précieuse au cou d’une demoiselle, diamant pur dans la manche de l’usurpateur,

encore simple solide accroché à la chaîne de carbone, et tu te fais flocon, tombant d'âges lointains jusqu'à fondre immédiatement, le seuil passé. Et caillot d'une veine saturée, globule cherchant son profit au détriment du bien-être de l'ensemble, infesté, gourmand, infiniment petit mais bien plus puissant qu'un flocon, tu remarques. Ta tête emportée par une avalanche, la danse d'une partie du blanc tout, ta danse comme humain, déplorant les dégâts, ta tête en champignon piquant le sol humide, ou tes cils en tracé immense et rectiligne, le long des plaques fissurées. Tu passes les yeux dans la poussière d'étoiles. Tu tentes tous les assemblages de la chimie, ceux du vivant et de l'inerte, ceux d'avant le déluge, les retournés, les lissés, les rugueux, tu vas parmi toutes les constellations frétiler en orbites, parmi tous les déchets, les bris et les transformations de la matière. De pas s'arrêter, être surpris, essayer toute chose.

Alors dans toutes choses tu passes ta tête, les bras, le ventre et le reste, tu fais tout passer et tu regardes, tu te sens bouleversé. Il y a des mondes entiers derrière tes yeux fermés. Et tant clos sont tes yeux, à l'intérieur ça s'ouvre comme une corolle en pâte, des bulles. Tu passes dans toutes les choses. Objets inanimés à portée de main, à l'ombre d'un carton, au fond des trous recouverts de terre. Absolument chaque objet sur cette planète, tu le tentes. Et ainsi dans la nuit noire où paissent les moutons, où tombent les flocons et s'égarer les âmes, à chaque chose tu t'accroches comme à sa flèche un clou.

On peut parier qu'il existe plus de mille milliards de choses ici. Une par une tu les troues pour passer ta tête. Il y a des états que tu préfères jusqu'à souhaiter la vie à certains artifices. Par exemple, peut-être pas le cavalier dans le jardin public, un peu trop engoncé, mais une belle statue andalouse, pourquoi pas. Ou une amulette en forme de tortue, ou un doudou. Rarement un paquet de popcorns, même si on peut essayer les popcorns eux-mêmes, comme plutôt le doudou que le rembourrage en polyéther tout court, qui obstrue la vue et demeure informe. Tu essaies les éponges à côté de l'évier, les sacs de farine, les carreaux de

carrelage étanches à toutes les gouttes, au contraire les papiers assouplis, les quantités de biens dans les grands magasins, à l'abri de la pénurie, et tu vois tes semblables nés de même outil, même emballage, même discours, même saveur, et tu vois tes frères nés de même potier et pourtant tous uniques, et tu croises tes prochains, des engins encore pas imaginés, des toiles encore pas peintes, tu te mets dans la peau d'une toile d'ici quinze ans, caressée par une détermination de feu, ou d'un panier jeté dans le flot d'un marché qui regorge. Tu tentes les tasses, les crayons, les consoles et les manettes, les tourne-disques, les manivelles, les bâtons, tu rêverais de pouvoir te mettre dans des boules de coton, tu pénètres les coffres et les caves, les taudis, les garde-meubles, les garages et les villas, tu passes de choses qui n'ont pas de prix à des choses hors de portée, aux choses usées, débordantes, tranchantes, sonnantes, cassées, gâchées, dures ou évanescentes.

En un mot, en mille sens, tu voyages. Chaque fois c'est toi et un autre. Tu rencontres pour te trouver, tu te renouvèles, tu te refuses. Car dans le noir, toute chose est égale, alors qu'à l'intérieur de toi, quand tu passes ta tête dans tous les trous du monde, rien ne se ressemble, sauf peut-être les paquets de riz. Et encore. Et malgré toutes les différences, absolument à chaque fois tu peux imaginer. Tu ne peux pas tout imaginer, mais tout ce que tu imagines, tu peux y passer la tête. Et d'autres choses peuvent te faire imaginer d'autres choses. Et au bout du compte, tu transformes tout et lui donne la forme que tu veux. Sauf s'il s'agit vraiment d'y passer la tête.

Là, plus personne. Chacun son truc, chacun sa peau.

La pensée s'arrêterait-elle avant le fait ? Tu ouvres les yeux et tu es là dans tes draps noirs, dans les plis de maintenant, le silence du rêve, avec ton corps qui sera toujours toi, les choses devant, derrière, au-dessus, en-dessous, tout là-bas, tout contre toi, mais jamais dedans toi. Même si certains avaleurs tentent le sabre loin dans la gorge. La nature, des fois, tu peux, les objets non. Ton corps

non plus. Tu cesses d'imaginer. Tu passes ta main dans la nuit sombre, à la surface de tout ton corps. Absence de rêve. Chaque poil, chaque pore, pli, pression instamment reçue, chaque partie d'un tout qui est toi, chaque centimètre de ton intérieur, dont parfois tu te débarrasses. Les corps étrangers à ton corps.

## 2. UNE DEMONSTRATION DU MEILLEUR USAGE PRESQUE REUSSIE

Lors même tu te trouves ainsi, maintenant qu'arrive le matin, voilà, complètement sur tes deux pieds, tes os reverticalisés, ton crâne bien au centre de tes épaules, le buste droit, les habits mis, tout le reste tu le vois comme ça, de l'extérieur. C'est le temps des relations.

Relations sans inclusion, relations d'aujourd'hui.

Il existe plus d'une critique de la concurrence, en tant que mauvais choix dans le rapport à l'autre, et par effet de conséquence, au moins une preuve pour préférer la coopération. Bien sûr, quelque part, pour que ça marche, il faudrait qu'on ait confiance, parce que sinon on pense que c'est mieux tout seul, pour soi, qu'avec les autres. La critique de la concurrence dit que, dans une situation où on ne sait pas ce que l'autre a dans la tête, on parie sur son égoïsme, plutôt que sur de bonnes dispositions. On parie sur le fait que l'autre sera aveugle à nous. Dans ce cas, mieux vaut dire non, fermer toutes les portes et fenêtres, être bien chez soi plutôt que tout perdre. Ou alors il faut totalement maîtriser le monde, en haut d'un monopole. Finie la concurrence, et la coopération peut sembler inutile.

A la limite, si monopole on a de quoi que ce soit, c'est nous-mêmes. Avoir le monopole sur des individus est un peu plus risqué, parce que toujours ça nous gratte quand on ne peut pas choisir son temps. Notre vie. Avoir le monopole sur

des bêtes consiste à les contrôler. Avoir des échanges de bons services, avec qui que ce soit, dans l'absolu, paraît plus léger, moins tiraillé, moins compliqué. C'est donc toujours mieux d'avoir des copains, plutôt que la mainmise sur quoi que ce soit, *a fortiori* sur la connerie.

Dans des situations où on ne sait pas, on parie sur la connerie et l'égoïsme de l'autre, comme un danger. C'est-à-dire plus précisément, comme quelqu'un qui n'aurait pas forcément envie de répondre à vos sollicitations, d'aller dans votre intérêt. Peut préférer le sien parce que c'est plus sûr, vu qu'au moins il sait ce qu'il a, alors qu'il ne sait pas si vous allez aller dans son sens, à son service. Flux d'aléas désagréables. Et donc on préfère engager les paris seulement dans la conquête de son propre intérêt, certain certifié, plutôt que de tabler sur le possible caprice des autres.

Il est pourtant clair qu'on a davantage à y gagner, d'un point de vue stratégique, à choisir la coopération, car les biens sont doublés. Si vous avez des amis, au lieu d'un seul chez-vous-même pas toujours à vous, d'un coup partout vous êtes reçu comme un roi. Vous pouvez être comme vous voulez et ne pas avoir envie de rentrer. Mais quand vous doutez de l'autre, vous préférez chez vous. Parce que vous vous dites aussi que peut-être en fait, les amis sont des gens intéressés, et que vous ne les trouvez même pas très intéressants. Et vous vous demandez cela pour chacun, les sept milliards, et ainsi pour un peu y voir plus clair, vous hissez votre très brillante fortune personnelle en ligne de mire. Vous visez votre propre point de vue. Parce qu'au moins vous avez deux yeux. Pourquoi c'est inintéressant de regarder par le trou de toutes choses ? Plus vous coopérez, plus vous voyez. Plus vous voulez gagner, et on se demande bien quoi, plus vous prévoyez, plus vous entrez dans le noir obscur des monstres et des sales secrets sous le lit grinçant. Dites-moi qu'un homme préfère avoir peur de l'autre au lieu de se faire raconter une belle histoire avant les songes.

Comme dans la situation on ignore tout ce qui concerne l'extérieur, on cherche à prendre des risques calculés. Il existe aujourd'hui des aides à la décision, générées par des ordinateurs décodant des algorithmes générés par des humains, qui à la place d'aller voir ou de causer avec ces gens à propos desquels ils doivent se prononcer, parlent avec des nombres et des lettres. Prévoir. Rien voir, exactement comme chercher la terre à partir de la lune, manne opaque.

La démonstration se passe de la manière suivante. Vous amoureux d'une créature, vous demandant s'il faut la déclarer, votre flamme, quand et comment. Votre décision dépend de ce que vous pensez que l'autre va faire. Comment réagirait cette créature si peu connue mais déjà quelque part à l'intérieur de vous comme une présence avec, une présence que pourtant vous voudriez doubler, en vous et en-dehors de vous, avec vous, à vos côtés, carrément dans votre lit ? Vous gagneriez mille fois plus si vous disiez oui, et si elle disait oui. Vous seriez comme aux anges. Mais si vous chantez votre émoi et qu'elle, la créature, elle disait non, pas de ça, vous perdez tout, vous gagnez le ridicule, votre sens n'a plus de vie, elle ne veut plus vous voir, c'en est fini. Vous imaginez bien ça : vous tout seul, plus rien. Alors que si vous déclarez que vous ne l'aimez pas, vous gardez la face, vous pouvez même voir son joli minois et pendant longtemps, comme vous pensez qu'elle va dire non, n'allons pas tenter le diable. Sauf que si vous dites non alors qu'en fait elle aurait voulu dire oui, vous gagnez beaucoup, mais tout seul. De l'amour-propre. Pas de relations. Alors, en calculant bien, vous dites non en pensant que l'autre dira non, et vous avez un petit gain chacun. Vous pouvez continuer à vous voir, en respectant chacun vos mirages bien gardés.

Et vous êtes là transi, et comme vous pensez qu'elle dira non, vous demeurez transi. Dire oui, c'est choisir entre gagner beaucoup, ou tout perdre. Rien dire, c'est choisir entre gagner un peu, ou tout. Alors on préfère se méfier. Les améliorations doivent se faire sur une base solide : moi. L'autre est la faille. Mais

l'autre est la perle, si nous coopérons, parce que nous avons deux fois plus de puissance. Deux roues et plus besoin de jambes pour pousser. Pourquoi se faire du tort ?

### 3. UN PRINCIPE LAMENTABLE ET PRESQUE INDEPASSABLE

L'histoire de la lente dévoration du bien commun par l'économie de marché est très instructive. On y apprend que les hommes ont préféré, dans la construction de leurs rapports avec l'extérieur, produire des murs solidement fondés sur leur conscience d'eux-mêmes au lieu de laisser le champ libre et proposer du thé. L'instinct de survie corroboré à une lutte infâmante contre les éléments nous aurait comme poussé dans le dos, non pas pour l'avoir bon, mais protégé. Et l'instinct de survie a aussi, en même temps, toujours fait en sorte de nous aimer et de nous aider. Nous nous massions dans la tribu, nous fermions nos petits poings au-dehors. Alors qu'autour de toi sont les quatre faces de cette pièce étanche, tu penses que désormais il faut des clés, mais que l'extension du domaine du massage s'est aussi accrue d'une façon qu'il eût été inimaginable de prévoir il y a quatre mille ans.

Donc nous cheminons sans le vouloir, sans même le savoir, du côté du plaisir collectif, alors que nous croyons encore aux combats intestins.

L'histoire de la lente libération du bien commun par l'économie de marché est très probable. On y verra que les hommes, malgré des souffrances ardues, des massacres, des crois, des institutions, des barreaux, des frontières et des besoins de protection criant, de mal placés qu'ils sont parfois, tendent vers l'autre. Maintenant qu'on sait que les colonies ne sont pas nécessaires, mais les liens gratuits et bienveillants avec qui que ce soit, si. Rien de mieux que de ne point devoir protéger son derrière. La raison de la lenteur avant de mettre tout ça en place provient de douleurs profondes, de dents trop longues ou vite perdues, de



craintes si souvent abreuvées et de l'abondance vertigineuse des choses qui promettent de nous faire rire, de l'erreur qui consiste à voir dans les choses des biens au lieu d'y voir des riens, de l'erreur qui consiste à croire que les biens s'échangent, alors qu'ils ne peuvent que se faire. Parfois un rien suffit. Mais la douleur est trop crue, revêche, aride, si austère que nous prions qu'il arrive des liquidités. Quand nous n'avons peur ni de l'autre et ni de soi, quand donc nous n'avons pas mal, nous pouvons nous baigner partout, et deux fois encore au même endroit pourtant devenant autre.

L'histoire de l'économie de marché est la libération du rien commun, au lieu d'être celle de quelque bonne chose. On dirait que l'extérieur n'est pas forcément invité à entrer.

Il faut de la rareté, de la mie vendue à prix d'or, donc il faut garder, avoir et donner de la valeur, à nouveau, au lieu de donner tout court. On valorise l'objet, on évalue l'autre, on juge ce que rapportera mon net rapport à toi. Au lieu de penser directement qu'il sera cordial et amusant, prometteur d'une promesse qui n'est pas une obligation, mais une ouverture soudaine, et qu'il aura un sens, parce que n'importe quelle relation en a au moins un jusqu'aux étoiles et aux antennes de parabole, un sens noble et sublime, on parie alors qu'il sera sec, expéditif et distant. C'est dur de penser ça. Ça fait froid dans le dos. Ça ne conforte pas tellement. Tu préfères te calfeutrer chez toi, et puis exploser complètement dès que tu es parti, parce que tu ignores où est ta place, et pour la chercher tu veux de l'air, au cas où pour y voir plus clair, tu éradiques et tu mets ta tête au centre. C'est toi le maître du monde, dans ton arrogance nerveuse. Aucune bête autant ne fourrage. Mais aucune ne recherche quoi que ce soit d'autre que sa première vie. Nous en voulons mille. Nous en avons mille. Au détriment des autres nous en avons mille. C'est tant mieux que nous jouions, si tout le monde gagnait, mais si tout le monde gagnait autant, on ne verrait plus, tu penses, ta valeur unique. Alors c'est beaucoup plus simple de raser le champ,

et d'édifier ta statue, plutôt que de laisser l'endroit à la disposition de chacun, personne, tu penses, ne sachant se tenir. Quand on y songe, vivre sur le dos des autres, c'est franchement dégueulasse, à moins d'être vraiment née tique. Ce qui n'est pas le cas. Il faudrait mieux chercher où sont les parasites. L'histoire de la dévoration du lien commun par des marches de bonhommes, au pas dans l'uniformité de la position, visant le gain, à perte de vue cela qui est capable de gonfler leurs masses trouées, l'histoire de l'aplatissement de tout bien humain transformé en l'éclosion de milliards d'artifices, si autant de dignité à l'objet il était accordé qu'à nous-mêmes, n'aurions-nous pas honte ?

Et tu pensais comme ça aux petits dieux des choses, au grand tout des riens, tu pensais qu'on cachait les formes obscures dans les sous-sols grouillants et que l'épure est vive, et tu voulais de l'esprit à ces trucs. Lequel était là. Nous étions l'esprit des choses, la raison d'être, mais quoi, ouste, nous nous en lavions bien les mains. L'histoire de l'échange de marchandises est l'histoire de notre rapport tendu avec ailleurs, proche ou lointain, et sa place donc reconnue par rapport à nous.

Nous faisons plein de choses, ou quand nous ne les faisons pas pleinement, nous les cultivons, et quand nous serons évolués, dit-on, dans un total dévouement ces choses pourront nous servir. Une puissance bien assise, mais une indifférence crasse. Mouchoir jetable à recevoir nos larmes. Dosette vite envoyée. Stupide languette mal détachable. Armoire démontable. Chaussettes remplaçables, prairies enregistrées, jus dûment ajourné. Et tu penses en même temps qu'on a tout adouci, les bords, les coins, les enseignes, les mœurs et les lois. Que le marché tempère. Qu'il y a des pertes et des rescapés, des égarés et des illuminés, des forces contraires. Tu penses qu'en toute chose, il y a deux sens contraires, qu'en fonction tu pousses, ou tu es poussé. Parfois tu repousses, parfois tu laisses passer, et quand c'est *jackpot*, vous épousez. Et l'histoire du bon usage de la trinité dans un foyer, toi, moi et nous, ou du bon usage de la

trinité sur le marché, toi, lui et le rien, est celle qui coïncide avec les cieux cosmiques.

Un moi, ça, le monde.

On y apprend que les hommes préfèrent, dans la gestion de leurs rapports à trois, faire passer des flux des plus lumineux et fondés sur leur conscience contrariée, et donc meuble. Le champ est libre, et ils y sont bien attachés. Voulez-vous du thé ? Le sens de l'harmonie corroboré à la danse incessante avec les éléments nous aurait comme invité par le ventre, pour l'avoir bien rempli et en paix. Malaxant. Et l'instinct de survie a donc aussi, en même temps, fait en sorte qu'il y ait du mouvement pour sauver la partie faible, en peine dans le jeu, vue la donne. Parce qu'elle est nécessaire pour vivre, passer du doux au rugueux, du tragique au léger, du magma fougueux aux pratiques chauffages. Moi, le ciel et la terre, et le soleil et la lune. Un objet, sa production, son usage. Un humain, un humain, un objet. C'est toi qui l'as fait ?

L'un est le principe lamentable. Deux n'est pas *fair play*. La place est à trois. Trois, ça fait trop. Je peux plus facilement deviner, moins il y en a. Deux me contrarie. L'unité berce.

Le développement de l'économie qui mange tout s'est arrangé pour mettre les lois du marché entre toi et moi, ou même parfois la logique de la mondialisation avec ses cheveux hirsutes selon les pics de la Bourse. Comme à chaque fois qu'il y a des lois, nous voulons les biffer, ou les faire respecter, surtout pour emmerder les autres. La loi est censée remplacer la voie du cœur, parce que si tu suis ton cœur, peut-être qu'effrayer les bêtes ou ton voisin n'est point partie plaisante. On ferait donc semblant d'être satisfait quand on est content d'un larcin. C'est la leçon de la joie dans le marchandage. Plus tu discutes autour de l'objet de convoitise, plus les liens se font, plus louables sont les biens acquis, et plus le prix baisse, plus la valeur monte, au point que les trois tomates ajoutées

en cadeau à la fin de l'échange sont comme un trésor généreusement transmis à un être élu.

Le plaisir de donner à ceux qu'on aime ne diminue jamais. Le plaisir de refuser à ceux qu'on déteste ne diminue jamais. L'envie de les flouer, de se venger, de nous faire cracher jusqu'à nos bras, juste pour avoir de quoi manger. La peine est-elle si puissante, ou le jeu si exaltant ? Tu penses aux cadeaux par lesquels on t'étonne et à ceux que tu fais. Tu penses aux fleurs trouvées un matin en ouvrant les volets, en rond plantées devant ta fenêtre dans la nuit sombre, tu penses aux sacs de pommes tombées du verger, tu penses aux centaines de points de trois couleurs dessinés sur le trottoir vers ton lieu de travail, tu penses que tout ça est merveilleux, parce que c'est partageable. L'histoire de cette monstrueuse aberration du règne du vivant humain est très instructive. Elle produit des gens qui ont les moyens d'être généreux. Elle permet le mélange de tout, l'ultra-échange avec sourire universel, parce qu'elle permet de dépasser l'utilité pure, pour le don pur. A tous. Tu penses qu'on ne peut pas s'en sortir si on donne juste à un, que deux a trop tendance à fusionner. Tu donnes à quelqu'un pour qu'il donne à quelqu'un, et ainsi de suite comme un héritage, mais pas pesant. Pas prendre, apprendre. Penser que le monde est une leçon nous donne toujours quelque chose à transmettre, mais parfois poussiéreux. Penser que le monde est une légende est trop. Le chœur du monde nous donne toujours quelque chose à jouer.

#### 4. UNE DONNEE FONDAMENTALE PRESQU'ÉPROUVÉE

C'est toi qui t'intéresses. Quant au reste, t'est-il intéressant ?

Est-ce la donnée fondamentale ?

Qui suis-je, sinon la somme de mes intérêts, de mes propriétés ?

Et qui es-tu, sinon celui qui ne m'appartient pas ?

Que dois-je faire,  
si nous sommes tous libres,  
si tout est libre de droit ?  
Si toute chose est de même valeur ?  
Qui suis-je, si je ne suis pas plus grand que toi, plus faible que le roseau,  
plus solide qu'un roc ou moins gros qu'une centrale ?  
Le monde n'est-il pas là pour me plaire ?  
Faut-il tenir l'égoïsme pour une attitude hideuse,  
et l'altruisme pour autre chose qu'un truisme ?  
Et même est-ce que tu peux faire autrement,  
que penser à toi, à moi par rapport à toi, à nous pour toi, à moi contre toi ?  
Pourrais-tu même penser à moi ?  
Est-ce que le blanc pense au noir,  
est-ce que c'est toujours la loi qui grisaille,  
est-ce que ce n'est pas fait d'histoires ?  
Est-ce que ce n'est pas mieux, les contes ?

C'est toi qui m'intéresses.  
Quand à moi, qu'importe.  
C'est la donnée fondamentale.  
Je suis la somme de nos rencontres, de nos murmures.  
Tu es celui qui passe aussi peu loin de moi.  
Tout est libre de droit.  
Nous sommes libres.  
Tu es celui dont la liberté m'intrigue.  
Et toute chose m'intrigue.  
Les grandeurs nous élèvent.  
Les faiblesses adoucissent.  
Ton solide squelette me soutient.

Ma mince condition t'étreint.  
Vous êtes ici pour plaire au monde.  
L'égoïsme est une attitude hideuse.  
L'altruisme est une mascarade.  
Je ne peux pas faire autrement que penser à toi.  
A toi dans ce monde, parfaitement là.  
A toi autrement.  
A nous de toutes les façons.  
Il était une fois, il était un monde, où ils étaient tous.

## 5. UN SYSTEME FAVORABLE

Voici le temps de refermer la boucle, qui est en fait une spirale, comme poussent vaille que vaille les bourgeons du rosier. Tu bailles. Car aujourd'hui tu as bougé, parlé, appuyé et frôlé, tu as apprécié, rejeté, usé, écrasé, ordonné, exécuté, gratté. Accumulé quantité de petits faits, dans le tourbillon de tes veines, de la puissante et insatiable mare d'un jour. Tu es fait. Et tu soulèves la tendre couette, l'inhospitalière couverture, le voile qui cache toute chose. Prends de la distance en un souffle. Apprends de tes brouillons. Apprends de nos actes.

Nous avons beaucoup de gestes maladroits, comme nous avons beaucoup de pensées impures. Des gestes inconsidérés, fondés sur rien, comme lancer ton chiffon sur la chaise, sans t'inquiéter de la façon dont il va retomber. L'art du lancer du chiffon suppose une précision à la fois sentie et mentale. Il faut mesurer les écarts, les divergences dans les états en jeu, et puiser quelque part le plan du meilleur agencement. Alors nous accordons nos faveurs au chiffon, à la chaise, à l'air et aux tendons entre nos doigts, et nous lançons, et c'est tellement réussi que ça serait presque imperceptible, n'était cette petite olive tournoyante au final, qui est magique. L'art du don sans contrepartie suppose une envie folle, si pure qu'elle nous essore complètement de nos vagues

réclamations, de notre rage tordue, juste une envie de lumière sur un bout de photosynthèse.

Dans ton lit débordant de souvenirs, tu soupèses. Ne pas soupeser consisterait à être sûr de son fait, ce qui est possible mais très rare. Au cas où, soupèse toujours tes souvenirs et tes engagements. Les drames que tu nourris, les bêtises qui ne sont jamais inoffensives, les idées tout à fait stupides, ton impuissance par rapport à ta force. Tu peux compter les bêtes aujourd'hui tuées sans honneur et les prés retournés pour poser des tours moches. Le nombre d'objets vendus à la barbe du client, les vils bassesses dont tu tires bénéfice, les arrogances tièdes, les dégâts plus que collatéraux, et tu peux compter comme ça à l'infini en remarquant que le mal radical est une perversion du cœur, qu'il vient souvent sans le vouloir, qu'il vient parfois pour calmer dix minutes. Un système favorable laisse de la place pour tout le monde, en fonction d'un sens qui admet plusieurs sens. Rien de mieux que d'apprécier autre chose que soi, et c'est vraiment dommage qu'on ne puisse pas cohabiter en paix avec les tiques et les puces, les virus et les méchants.

Donc nous sommes méchants, plus ou moins longtemps. Pourquoi donc ? Parce que nous pensons que les autres sont des tiques et des puces, des virus minant le système. La forme de l'économie favorisant la concurrence se fiche pas mal de la différence, elle la tolère pour assoir son argument de vente. Nous sommes meilleurs que l'autre, mais sur le même plan. Et nous voulons que tout le monde se ressemble, au final, pour mieux maîtriser les flux. Une économie de coopération procède par harmonie rusée entre champs d'énergie distincts. Si tu proposes du thé, laisse-moi apporter les gâteaux. Je viendrai avec des fleurs, dit l'autre, et moi je pense aux lampes de poche. Un système favorable de co-auteurs dit que chacun peut écrire son texte, sans qu'il y ait l'angoisse de la page blanche, des cases déjà indiquées, ou le poids de la certitude. Chacun donne avec plaisir ce qu'il a à donner. Pourquoi cette phrase ne sonne-t-elle pas comme

réaliste ? Pourquoi faut-il ajouter que le sens de tous les textes mis ensemble doit être tel qu'il puisse grandir, donner naissance à d'autres textes, mais pas n'importe lesquels, tels qu'ils puissent donner naissance à d'autres textes, et tout ça ne se fait pas sans amour, et pourquoi nous avons des lits intimes à côté des bains publics ? Pourquoi c'est si difficile de dire que l'amour est sage, et la haine folie ? Une économie de concurrence est comme une parade pour installer des lits publics, et c'est la raison pour laquelle nous pensons que l'événement du vote national liquide les stocks de vaseline. Alors que par amour. Attention. Pour le plaisir. Parce que ça fait sens. Pourquoi ? Parce que.

A la guerre comme à l'amour, nous recherchons les faveurs. Sous tes draps tu es là et te demandes quelles faveurs. Nous souhaitons un système qui soit de notre côté. Qu'il arrive ce que nous attendons. Et nous sommes plongés dans l'action jusqu'aux racines, nous voyons devant, derrière, le sol, le ciel et de tous les côtés. Nous agissons sur trois cent soixante degrés et nous visons les faveurs du sort. A la guerre comme à l'amour, nous recherchons les faveurs d'une chose, et non trois cent soixante faveurs. Ce qui est bien dommage. Dans un système favorable, si vous vous mettez à votre place, vous avez partout du répondant, du oui. Ah. Mais nous avons besoin du non, nous avons donc des méchants.

Quelqu'un qui est méchant répond non à quelque chose que vous voudriez naturellement faire, et vous trouvez injuste qu'il vous le refuse. Mais on n'est pas très au point pour savoir ce qui est injuste. C'est plutôt qu'on trouve que ça fait mal, que ce n'est pas nécessaire, qu'on pourrait mieux faire. Et dans tes draps dans la nuit sombre, tu le trouve méchant, le type qui ôte leur passeport à tous ces clandestins pas chers, les entasse dans des pièces borgnes, les prive de suite dans leurs idées, leur dit oui quand ça veut dire non. Est-ce que les pauvres sont comme des filles qu'on viole en pensant qu'elles l'ont cherché ? Est-ce qu'on ne pourrait pas faire mieux dans le système ? Allez racontez ça plus tard aux martiens qui débarqueront. Système favorable terrien doté d'une conception



fort particulière de l'harmonie entre éléments. D'abord désigner un modèle d'assemblage unique et parfait, puis s'y conforter d'élément à élément, derrière le dos de chacun. D'un point de vue martien, on ne comprend pas. Le sens caché ne fait pas sens. Pourquoi ne pas le rendre visible ? Deux hommes buvant du thé allongés près d'une rivière, on voit bien. Mais dès qu'il faut remettre derrière que l'un revient à peine de signer une loi pour la protection des enfants, et l'autre pour établir officiellement le peloton d'exécution comme moyen légal d'application de la peine de mort, on dirait qu'il y a des grumeaux dans le courant. D'un point de vue martien, ça consiste à faire quelque chose pour faire autre chose : il paraît qu'il y a tout un tas d'explications pour tout un tas de choses, la famille, la société, la raison, la quête du Graal, les caprices des hommes, mais quand on est là et qu'on voit deux hommes tranquilles au bord d'une rivière, on voudrait bien qu'il n'y ait rien à redire. T'es dans ton lit, t'es bien, t'as nul tracas avec le monde. Parce que.

En attendant, nous cachons les tracas sous le tapis, et le volcan gronde. Mais nous nous habituons si facilement au pire, c'est consternant. Absolument personne ne peut avoir à ce point le cœur cabossé. Il y a de la place pour tout le monde, puisqu'il y a de la place pour tout le monde. Arrangeons mieux les choses.

Et tu voyais comme ça dans ton grand lit creux, soudainement le monde s'arrêter, et quelques créatures en salopette bleue venir planter des graines martiennes, folies douces, amour du prochain. Tu les voyais rendre limpides toutes les vitres du monde, rendre bons tous les gros débiles, rendre plus légers les gens trop peureux, réparer tous les objets qui peuvent encore servir, recycler tout le recyclable, modifier les commandes des usines, remplacer par exemple les fabriques d'étiquettes standard par des ateliers de tissage de drapeaux, tellement ingénieux, tellement géniaux. Celui qui fait une chose, fait son drapeau à la chose. Prendre le temps au temps. Et tu les verrais comme ça multiplier les

coïncidences, développer des stratégies gagnantes, et quand ils s'en vont en rebranchant le monde, on en aurait fini de se courir après.

Tu voyais ces petites créatures œuvrer machinalement et tu pensais que nous étions ces petites créatures, et que nous avions le choix. Que nous avions paraît-il le choix. Que nous pourrions avoir le choix, quand parfois on s'acharne à plonger de nouveau notre tête dans le seau. Tu répètes Faveurs ! Faveurs !, bêtement. Si ça pouvait te plaire de me faire plaisir. Je t'en supplie. Aie pitié de moi. Aie pitié de moi ?! Aie pitié de toi. Enfin c'est sûr que j'aimerais bien mieux pour toi me réjouir. Soyons indulgents. Tout le monde n'a pas envie de faire des cadeaux. On s'acharne à tuer le père Noël, on le remplace par mère nature, on s'est débarrassé de l'omnibon dieu, on n'est plus qu'entre soi, et si on veut quelques faveurs, je t'en prie, que ça vienne du fond du cœur. On s'acharne à haïr, et toi dans tes draps sombres, juste avant les songes, bouh, quel cauchemar, à croire qu'on n'aime pas tellement dormir mais chevaucher les plaines, à croire qu'on doit le faire, que l'honneur vient au combat, qu'on peut perdre l'honneur, qu'on n'a pas prise sur les bontés divines. Pourquoi la vie n'est-elle pas songe ? Autant de choses partout à voir, toucher, sentir, autant de mots, autant d'images, de visages, d'espèces et de flore et autant de faveurs possibles. Faites. Encore à faire. Fêtes.